



Le transat respandit dans son emballage neuf. « Dépliez-le, il arrive ! » avertit

Une grève pour les salaires, des licenciements massifs, une réintégration... les salariés de Stef, en banlieue parisienne, ont obtenu une victoire totale. Grâce à la solidarité militante, et dans une entreprise qui fut un no man's land syndical... Récit d'une lutte qui a triomphé de toutes les adversités.

Le transat respandit dans son emballage neuf. « Dépliez-le, il arrive ! » avertit une militante. Juste à côté d'elle, une grande silhouette amaigrie s'extrait péniblement d'une voiture noire. Le convalescent s'aide d'une béquille et trouve tout de suite le soutien de deux épaules fraternelles, qui l'emmènent jusqu'au siège pliant sous les applaudissements : « Cissokho ! Cissokho ! » Lui s'assied doucement, ses gestes comptés, et remercie l'assemblée d'une voix fatiguée. On pourrait s'y méprendre : Cissokho Ousmane est un homme debout. Et on a comme un vertige à penser qu'une opération bénigne a réussi ce que son employeur, Stef, a tenté en vain pendant un an et demi : le terrasser. Assis sur son transat, à Saint-Ouen-l'Aumône (Val-d'Oise), face à l'entrée de ce leader européen de la logistique du froid, ce syndicaliste contemple en cette journée estivale 150 camarades accourus pour fêter sa victoire et celle des siens : en grève à l'hiver 2014 pour les salaires et les conditions de travail, onze salariés et quatre délégués syndicaux CGT furent presque immédiatement licenciés pour faute lourde. Quelques mois plus tard, l'inspection du travail refuse le renvoi des élus CGT, et le conseil des prud'hommes de Pontoise prononce la réintégration de dix salariés grévistes, hormis Cissokho. Qu'importe pour Stef : la multinationale fait appel. Et lorsque le 2 juin 2015, la cour d'appel de Versailles ordonne le retour au travail de tous les licenciés, Stef laisse courir le bruit

qu'elle pourrait se pourvoir en cassation Le bruit, en cette journée de juin, est sous ses fenêtres. Et comme la musique adoucit les mœurs, on ne doute pas une seconde que le management de Stef soit revenu à l'apaisement en entendant « C'est nous qui brisons les barreaux des prisons pour nos frères », ce chant des partisans repris en chœur et en sifflets dans la fumée du barbecue de l'été

« des hommes libres »

Sur ce même site, un an et demi auparavant, en pleine grève, en plein hiver, en pleine nuit, Cissokho nous interrogeait.

« Tu sais comment j'appelais la boîte, avant ? »

Une quinzaine de grévistes se réchauffaient autour d'un feu de palettes.

« Non ? »

Le Sénégal. Devant la grille, c'était la France dedans, c'était le Sénégal, parce que chez moi, en Afrique, le riche a toujours raison. Avant la création du syndicat, ici, on commençait le boulot à 7 heures, on ne savait pas quand on terminait, les heures sups n'étaient pas payées Sidi s'est battu pour qu'ils arrêtent de nous voler. »

Du doigt, Cissokho désignait Sidi Berthe, le délégué syndical : les

maines au-dessus du brasero, il improvisait un référendum nocturne sur la poursuite de la grève. « Regarde. » Cissokho sortait de sa poche une feuille parcheminée, pliée en quatre : « Récap NAO Stef logistique Cergy de 2006 à 2012. » A gauche, les années s'égrenaient, avec six colonnes correspondantes : « augmentation salaire de base », « Tickets-Restaurant », « prime de productivité », « prime transport », etc. En 2006 et 2007, les cases restent désespérément vides. « C'est ici », nous montrait Cissokho : en 2008, année de la création du syndicat, les cases se noircissaient « 65 euros d'augmentation, 1,2 % pour les cadres » pour ne plus s'arrêter. Comme on notait ses hésitations à la lecture de ce concentré de conquêtes sociales, Cissokho nous éclairait d'un sourire : « Je ne sais ni lire ni écrire. C'est à cause de ce handicap que, jusqu'à mon embauche chez Stef, en 2006, je ne m'étais pas battu. » A son arrivée en France en 1973, Cissokho est ouvrier chez Renault, puis chez Citroën, bientôt éboueur, trieur de fruits et légumes, vendeur à Monoprix, aux Galeries Lafayette, responsable d'une crèmerie, receveur dans une imprimerie, et chauffeur livreur : « J'étais exploité, mais je n'avais jamais entendu parler de syndicat. » Et il en parlait, désormais, de « syndicat », en spécialiste, une nuit durant, comme d'une lumière, vraiment, un continent « on était tous des esclaves, là-dedans. Grâce au syndicat, on est devenus des hommes libres. »

Quelques semaines plus tard, ce père de cinq filles était sèchement licencié. On avait partagé un café amer à Cergy-Pontoise : « J'attends le délibéré des prud'hommes. Mais quoi qu'il m'arrive, ce n'est pas grave : l'important, c'est que Sidi soit réintégré. Sidi n'abandonnera jamais, il se battra toute sa vie. Il faut qu'il revienne. »

« allez-y »

Sidi. Un Lénine, Sidi Berthe ? Il éclate de rire. « Quand je suis arrivé du Mali il y a vingt ans, j'ai fait un tas de petits boulots. La politique, le syndicalisme, je ne savais pas ce que c'était ! » Et puis il y a eu Stef, en 2005. Ses entrepôts où on travaille par 28 degrés, ses cadences infernales pour des salaires dérisoires, ses amplitudes horaires jamais respectées. « J'ai encaissé trois ans, jusqu'à ce qu'on me refuse une prime de Noël à cause de deux jours d'arrêt maladie. Je suis allé voir le responsable du site, et dans son bureau, je lui ai dit texto : J'irai chercher cette prime jusqu'à mon dernier souffle. Allez-y , il m'a répondu. Et surtout ne mourez pas sur mon site.

Je sors de là, et je fais le tour des entrepôts : je trouve sept mecs dans mon cas. Je leur annonce : Dès qu'on a fini, on va se syndiquer à la CGT de Cergy. Je lisais 20 Minutes , à l'époque, et sur les photos, on voyait plus les drapeaux rouges CGT que les autres. On arrive là-bas, on donne nos pièces d'identité, notre cotisation, et l'union locale envoie un recommandé à notre direction pour les avertir de la mise en place d'une section syndicale. On était à trois semaines des NAO (négociations annuelles obligatoires) : avant la création du syndicat, aux NAO, on obtenait 5 euros de plus par mois. »

Cette année-là, en plus de la prime de Noël pour tout le monde, ils en obtiendront 65 au terme de quelques jours de grève. Les adhésions à la CGT s'envolent, le responsable du site aussi : pour n'avoir pas su contrer le syndicat, il est licencié sur-le-champ. « J'ai pris rendez-vous avec lui, se souvient Sidi. Dans son bureau, je lui ai demandé s'il faisait un pot de départ ! Il était livide Depuis, j'en suis à mon cinquième directeur. A chaque fois, ils arrivent avec la même feuille de route : Le départ de Sidi Berthe est non négociable. Et puis ils sont virés. »

« le ton avait changé »

Il arrive également qu'ils aient recours aux services de Sidi. Lorsqu'en 2012, son troisième directeur commet une faute professionnelle, il est convoqué pour un entretien préalable au licenciement. « C'était un dur, arrivé dans la boîte spécialement pour nous démonter. Il avait failli réussir, il était très habile un bon piquet de grève avait fini par le calmer. Le jour même, il m'appelle : Je risque d'être viré, je voudrais que vous me défendiez. Donc je suis allé au siège, à Paris, avec lui, face à la direction générale de Stef. Il était stupéfait de voir comment à mon arrivée, le ton avait changé ! »

Aujourd'hui encore, l'ancien manager de combat reconnaissant appelle parfois son défenseur pour aller boire un verre. « Mais ce n'est pas mon pote. L'œil de Sidi s'allume. Faut pas déconner ! »

Devant le site, « le Chant des partisans » est mis en sourdine : le délégué prend le micro. Sous un tonnerre de vivats, Sidi refuse la personnalisation de son combat victorieux, remerciant « tous les camarades, ceux

de l'union locale, de l'union départementale, la confédération sans quoi rien n'aurait été possible. On a gagné parce qu'on a été collectifs ». Le secrétaire général de la CGT, Philippe Martinez, venu à Saint-Ouen-l'Aumône célébrer la victoire des Stef, rappelle que, dans le débat public, il est de bon ton d'appeler à un dialogue social de qualité, avec des syndicats véritablement représentatifs : « Ce que montre l'histoire des camarades de Stef, c'est qu'en réalité, dès qu'un syndicat est combatif, le patronat cherche immédiatement à le détruire. » Venu par solidarité, Mohamed, délégué CGT d'une agence Stef voisine, confirme : « Dès qu'on fait son boulot de militant, les attaques sont permanentes, tout le temps. Il faut être costaud pour ne pas craquer, c'est très prenant Le lendemain de la naissance de mon fils, j'étais à l'agence pour les NAO. Je restais deux heures, je retournais à l'hôpital voir ma femme, je revenais

Tu tiendras longtemps ?

Jusqu'à ce que j'aie formé une relève. Parce que je sais que si je pars maintenant, les mecs vont se faire exploser. »

Dans cette période défensive, Sidi, Cissokho, Mohamed et les autres vont de l'avant. Ils arrachent les conquêtes pas à pas, bataille après bataille, en payent le prix. Cissokho sera bientôt à la retraite, debout. Goba, un des grévistes réintégré, nous saisit le bras : « Ce qu'on a fait, ça nous survivra. »

Stef. La conquête et la gag ne au temps des reculades ■

par Pierre Souchon

